

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir
5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

Rédaction et Administration : 16, rue du Croissant, PARIS
Téléphone : CENTRAL 69-70

Les Annonces sont reçues à l'Administration du Journal

Adresse Télégraphique : BONNETROUGE-PARIS

ADMINISTRATEUR : Paul RAOULT

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Paris	5 fr.	9 fr.	18 fr.
Départements	6 fr.	11 fr.	20 fr.
Union Postale	9 fr.	16 fr.	32 fr.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : Eugène MERLE

RÉDACTEUR EN CHEF :

Miguel ALMEREYDA

La Guerre à l'Alcoolisme

" On nous condamne à mort : nous ne pouvons recevoir le coup avec résignation " disent les débitants d'alcool.

Par une procédure qu'on peut qualifier de révolutionnaire, c'est-à-dire sans même avoir consulté le Parlement, le président de la République a, par simples décrets, tordu le cou à dame absinthe et « chambarde » la législation qui réglait le commerce de l'alcool. Il est bon de dire que ces décrets seront soumis à l'approbation des Chambres. Mais les victimes promises au bâcher se rendent bien compte qu'en l'état de l'opinion, et dans l'impossibilité de soulever des débats irritants, nos députés sont bien capables, malgré l'attente qui est portée à leurs prérogatives de législateurs, d'avaliser purement et simplement la mesure du Président.

Aussi l'émoi est-il grand parmi les fabricants d'absinthe, les petits détaillants et l'armée innombrable des ouvriers et ouvrières qui vivent de la fabrication et du commerce de l'alcool.

Il nous a semblé intéressant et équitable de demander aux commerçants intéressés ce qu'ils pouvaient alléguer pour leur défense. Voici la réponse qui fut faite à l'un de nos collaborateurs, par un membre du Syndicat de Pontarlier et que nous reproduisons, sans y rien changer, à titre purement documentaire :

— Nous sommes d'aussi bons Français, d'aussi sincères patriotes que quiconque. On a pu le constater quand nous avons accepté sans la moindre réclamation les mesures suspendant la vente de notre produit pendant les hostilités. Le gouvernement estimait qu'en temps de guerre les soldats et le peuple devaient être sobres. Nous ne sommes pas allés à l'encontre de cette opinion et nous n'avons soulevé aucune objection, formelle aucune protestation. Sur les questions qui peuvent de près ou de loin toucher à la défense nationale, nous devons nous rencontrer dans une « union sacrée » d'idées et de sacrifices.

Bien mieux, nous avons voulu affirmer pratiquement la solidarité nationale qui doit établir les liens d'une camaraderie sainte entre patrons et salariés, et nous aidons, chacun dans la mesure de nos moyens, mais tous largement, les femmes et les enfants de ceux de nos employés et ouvriers qui sont au front.

Donc, nous avons rempli et nous rem-

plissons chacun notre devoir, notre devoir de patriote et notre devoir de citoyen...

Mais voilà qu'aujourd'hui un décret menace de ruine complète une industrie qui rapporte à l'Etat de 70 à 80 millions par an. Notre vie matérielle, celle de tous les fabricants d'articles accessoires, verrerie, emballages, étiquettes, bouchons, etc., de tous les ouvriers, de tous les agriculteurs qui tirent leurs ressources de l'absinthe, est mise en péril.

Si le Parlement ratifie le décret qui lui est soumis, ce serait, sans exagération dramatique, la misère complète pour toute une région, et pour une foule de gens dans maintes autres contrées de la France.

Nous devons nous défendre. Nous avons accepté silencieusement des sacrifices énormes, mais que nous pensions temporaires. Aujourd'hui, on nous condamne à mort. Nous ne pouvons recevoir ce coup avec résignation.

Puis, croyez-vous que le moment soit bien et justement choisi pour jeter sur le pavé des milliers de travailleurs, pour fermer la porte des maisons où de vaillants soldats croiraient retrouver leur place au lendemain de la paix ?

L'absinthe est nuisible à la santé, dit-on. Ce n'est pas, vous le pensez bien, notre opinion. Mais nous n'entendons pas de discussion à ce sujet.

En tout cas, notre fabrication n'a jamais été clandestine. C'est une grosse industrie, et il en résulte donc qu'il faut faire une sérieuse étude économique pour la supprimer, et si on doit la supprimer, il faut au moins qu'on ait étudié au préalable la question des stocks et celle des indemnités que, logiquement et légalement, on devra payer aux intéressés.

Ainsi donc, les fabricants d'absinthe, dont il faut bien reconnaître que certains de leurs arguments ne sont pas sans valeur, vont se défendre.

Ses députés qui ont la garde des intérêts généraux et qui, en définitive, porteront la responsabilité des mesures qui interviendront, voudront-ils entrer immédiatement en lutte avec une partie de l'opinion dans laquelle se trouvent un assez grand nombre de leurs mandants, ou bien dans un but d'union et de concorde remettront-ils l'étude de la question après la guerre ?

That is the question, comme dit l'adieu !

Les officiers sous-officiers, caporaux et ments d'infanterie sont heureux de pouvoir vous remercier pour votre gracieux envoi aux soldats à l'occasion du jour de l'an. Les paquets de tabac ont été distribués aussi équitablement que possible, et bien des malheureux, grâces à vous, ont pu ce jour-là goûter un peu de bien-être.

Encore une fois, merci au nom de tous les camarades.

J. TARDY,
Sergent fourrier.

Un Anniversaire

Le Général Joffre a aujourd'hui 63 ans

Le 12 janvier 1855, naissait dans les Pyrénées-Orientales, celui qui devait, soixante-trois ans plus tard, commander à la tête des armées de la Civilisation contre la Barbarie.

Le général Joffre a une grande tâche à remplir. Il le sait et, cependant, c'est avec une modestie qu'on ne louera jamais assez, qu'il l'accomplit infatigablement.

Ah ! qu'il est donc loin des chefs cascadeurs et à panache, qui faisaient cliquer bruyamment leur sabre contre leurs bottes !

Le général Joffre nous conduit à la victoire, tous les espoirs de la France sont en lui.

Qu'il trouve ici nos vœux de bon et glorieux anniversaire.

Sous notre Bonnet

ÇA RECOMMANDE !

Messieurs nos confrères réactionnaires n'ayant pu faire supprimer la session parlementaire qui s'ouvre aujourd'hui, recommandent leurs attaques contre certaines personnalités en vue.

Dès hier soir, un petit entrefilet felleux commentant l'information d'un journal américain donnait le signal. Ce matin, quelques feuilles de droite embouchaient la trompe à sa suite.

Qu'il doit donc être puissant et gênant pour eux cet II mystérieux contre lequel il s'acharnent avec tant de violence et dont ils craignent tant le retour.

Allons, confrères, ne vous inquiétez pas. Si vous voulez conserver le pacte de l'Union Sacrée, il ne tient qu'à vous. Mais si la petite guerre des personnalités vous chante, vous ne vous étonnez pas que nous y répondions au moins ?

Le Théâtre de la Guerre

La Situation en Haute-Alsace

Les Russes occupent la Bukovine

La neige paraît avoir arrêté pour un instant l'offensive française en Haute-Alsace. D'autre part, l'ennemi redoutant l'effet moral désastreux que produisent dans le monde et notamment en Allemagne la reprise définitive de Mulhouse par nos troupes renforcera ses positions défensives.

Notre front de combat affecte en Haute-Alsace une direction générale nord-nord-ouest, sud-sud-est. Il pénètre dans l'ancienne province française au nord-ouest de Sutz, traverse plus au sud la route et la voie ferrée de Remiremont à Colmar, à moitié chemin entre Munster et le col de la Schlucht.

Au sud de la route, la ligne de combat se prolonge au pied du massif du Hochneck, coupe la rivière Lauch, sous-afluent de l'III, en amont de Lautenbach, et gagne Steinbach par le versant oriental du ballon de Guebwiller (ou Gebweiler).

De Steinbach, notre zone d'action militaire rejoint le plateau qui domine Geray au couchant, franchit plus au sud la route et la voie ferrée qui vont de Mulhouse au col d'Oderen, puis la rivière Doller entre la station d'Aspach et le pont d'Aspach.

Notre front se prolonge ensuite aux abords ouest de Burnhaupt, passe à Carspach et à proximité des bois d'Hiltzbach et s'infléchit finalement vers le sud-ouest jusqu'aux abords de Sept sur la Largue.

Le front que nous venons de situer à l'est du massif des Vosges paraît comporter trois centres principaux d'action intensive :

R. Lecointre-Patin.

Dernières Dépêches

En Autriche-Hongrie

PRESCQUE TOUTE LA BUKOVINE EST AUX MAINS DES RUSSES

Londres, 12 janvier. — On télégraphie de Pétrograd au Daily Telegraph :

Les Russes continuent leur avance victorieuse en territoire autrichien. La Bukovine presque tout entière est en leur possession.

D'autre part, ils refoulent constamment les Autrichiens dans les Karpathes.

Sur le front de la Vistule et de la Bzura, les opérations n'ont pris aucun nouveau développement.

Le bruit court dans certains milieux que les Allemands opéreraient un nouveau groupement de leurs forces et laisseraient seulement des arrière-gardes devant les positions russes en Pologne afin d'empêcher autant que possible une avance de nos alliés.

En Belgique

LES ALLEMANDS ONT INSTALLÉ AU SUD-EST D'OSTENDE UNE BASE AERIENNE

Londres, 12 janvier. — L'envoyé spécial du Daily Express à la frontière hollandaise télégraphie :

Les aéroplanes allemands qui survolent régulièrement Dunkerque venaient de Grécottes, village situé au sud-est d'Ostende, où les Allemands ont maintenant établi une base importante pour les raids aériens qu'ils tentent sur le nord de la France et vers la côte anglaise.

Châtelles se trouve hors de la portée des navires de guerre alliés opérant sur la côte belge. Les Allemands y ont déjà construit quinze hangars couverts de toits en fer et revêtus de sacs de sable. Un grand nombre de canons spéciaux ont été installés pour protéger ces hangars contre une attaque éventuelle de la flotte aérienne des alliés.

IMPORTANT INCENDIE PRÈS D'ANVERS

Londres, 12 janvier. — Une dépêche d'Amsterdam signale que des réfugiés venant de Bruxelles, arrivés hier à Bergen-op-Zoom, ont déclaré à un rédacteur du Nieuws van den Dag, qu'un important incendie a éclaté à Bruxelles.

D'après une autre information, ce seraient les raffineries de pétrole de Merxem, près d'Anvers, qui auraient été la proie des flammes.

En Pologne

LA SITUATION GÉNÉRALE

Londres, 12 janvier. — Le correspondant du Times à Pétrograd, qui vient de faire une visite sur la ligne de bataille, à l'ouest de Varsovie, en rapporte des impressions qui confirment celles que l'envoyé spécial du même journal à Varsovie avait précédemment télégraphiées.

Il estime, comme lui, que la mobilité des opérations sur le théâtre oriental de la guerre tend à diminuer.

Les attaques allemandes en Pologne, dit-il, étaient concentrées la semaine dernière sur un front étroit, d'une largeur approximative de dix milles, longeant la rive droite de la Rawka, à une distance d'une trentaine de milles de Varsovie.

Le correspondant du Times, qui est un observateur extrêmement prudent et expérimenté estime toutefois que nous devons prévoir de nombreuses semaines et plusieurs mois de vie de sanglants combats, avant que les Allemands soient chassés de la Pologne.

Sa conclusion générale est qu'aucun changement saillant, soit sur le front occidental, soit sur le front oriental, n'est probable avant le printemps, qui facilitera de nouveaux mouvements de troupes.

En Turquie

LES TURCS ABANDONNENT LEUR EXPÉDITION CONTRE L'EGYPTE

Londres, 12 janvier. — Selon une dépe-

che d'Athènes à l'Exchange Telegraph, les Turcs craignant un débarquement en Syrie, qui menacerait leurs lignes de communication, ont complètement abandonné leur campagne contre l'Egypte.

La dépêche ajoute que la situation de l'armée ottomane concentrée à Bagdad est déplorable.

Au Caucase

LA BATAILLE CONTINUE

Londres, 12 janvier. — Le Daily Telegraph reçoit de Pétrograd :

« On croit que les Turcs ont réussi à rallier les débris de leurs 9^e et 10^e corps d'armée et que, renforcés par la garnison d'Erzeroum, ils occupent de bonnes positions. »

« La bataille que leur livrent les Russes dure depuis trois jours et, selon les dernières nouvelles, elle continue avec acharnement de part et d'autre. »

Sur Mer

TRANSPORT TURC CHARGÉ DE TROUPES COULÉ PRÈS DE SINOPE

Londres, 12 janvier. — Le Daily News reçoit de Pétrograd :

« L'engagement naval qui eut lieu mercredi dans la mer Noire établit que le croiseur turc Hamidieh essayait de se rendre compte s'il serait possible de convoier des transports dans la direction de Trébizonde. »

« On a acquis la certitude qu'une partie du premier corps d'armée turc (Constantinople) se trouvait à bord du transport qu'un croiseur russe coula la semaine dernière près de Sinope. »

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

De la mer à l'Oise, canonnade intermittente assez violente en quelques points.

Sur l'Aisne, au nord de Soissons, des combats très mouvementés ont été livrés autour des tranchées conquises par nous le 8 et le 10 janvier. L'ennemi a prononcé, au cours de la journée d'hier, plusieurs retours offensifs que nous avons repoussés et nous avons gagné de nouveaux éléments de tranchées.

De Soissons à Reims, duels d'artillerie. Nos pièces lourdes ont contre-battu efficacement les batteries et les minerveuses (lance-bombes) des Allemands.

En Champagne, dans la région de Souain, tir très précis de notre artillerie sur les positions adverses. Près de Perthes, le fortin situé au nord de la ferme Beauséjour a été le théâtre d'une lutte acharnée. L'ennemi est parvenu à établir une tranchée à l'intérieur de l'ouvrage dont nous conservons le saillant. La lutte continue.

En Argonne et jusqu'à la Meuse, rien à signaler.

Sur les Hauts-de-Meuse, deux attaques allemandes, l'une au bois de Censoyev, l'autre au bois Le Bouchol ont été repoussées.

Au sud-est de Cirey-sur-Vecouse, un de nos détachements a surpris et mis en fuite une compagnie allemande qui pillait le village de Saint-Sauveur.

Dans les Vosges et en Alsace, journée calme. Le mauvais temps et la tempête de neige continuent.

La Rentrée des Chambres

La réunion des groupes. La question des parlementaires mobilisés. M. Deschanel réélu président de la Chambre des Députés

La Matinée

Animation vive dans les couloirs ce matin.

Le groupe du parti radical était réuni. De dix heures à midi, il a délibéré sur la méthode de travail à appliquer pendant la session. Il a décidé de ne pas se prononcer en faveur de l'ajournement sine die, et il a émis l'avis qu'une délégation des groupes fut réunie pour prendre une décision sur la question des parlementaires mobilisés.

Dans le même moment, la gauche radicale se réunissait.

Les parlementaires de ce groupe se sont prononcés pour les séances espacées et se sont déclarés partisans en ce qui concerne les parlementaires mobilisés, de la solution préconisée par M. Paul Deschanel, c'est-à-dire extension au temps de guerre de la loi de 1905 qui considère les parlementaires comme non mobilisables en temps de paix.

Le groupe a émis l'avis qu'au cas où le Parlement serait prorogé, les députés mobilisés devraient être placés en congé collectif par la présidence.

Des permissions leur seraient accordées pour venir siéger soit en séance soit dans les commissions.

Ce n'est que dans quelques jours que la question des parlementaires mobilisés sera résolue.

Avant la Séance

Ce qui donne une note pittoresque dans les séances du Parlement en temps de guerre, c'est la composition de la garde militaire chargée de rendre les honneurs au Président de la Chambre.

Nous avons vu, en décembre, les pompiers de Paris, inhabitués aux pompes parlementaires, présenter les armes à M. Deschanel, avec une charmante gaucherie. Cette fois, la fonction sacrée fut dévolue au 2^e régiment territorial. Vieux troupiers barbus et moustachus, leur attitude a été digne et imposante. La seule difficulté fut l'alignement. Un Heuenaat grisonnant, avec une louable ténacité, s'appliqua à mettre sur la même ligne, les hommes gros et les hommes maigres. A un territorial à la figure rougeaude, il dit :

— Vous avez trop de ventre. Vous dépassez tous les autres.

Comme M. Georges Berry passait à ce moment, le troupière à l'abdomen proéminent désigna à son supérieur l'honorable député du neuvième arrondissement :

— Et celui-là !

— Le tambour de la territoriale joua, à merveille, de ses baguettes. Nulle fausse

Le Tunnel sous la MANCHE

Une importante question à reprendre

M. Albert Gauthier, de Clagny, nous adresse un appel au Peuple Anglais qui remet sur le tapis une question d'extrême importance : la reprise des travaux du Tunnel sous la Manche.

L'aide énorme que pourrait apporter aujourd'hui ce tunnel aux armées alliées en facilitant les communications entre les deux pays rend la question d'une brûlante actualité.

« Vous savez quelle force et quelle audace, écrit Gauthier de Clagny, l'Allemagne puise dans la faculté qu'elle a de transporter des millions d'hommes d'un bout à l'autre de son empire ! Celui-ci serait déjà vaincu sans le réseau de ses voies de communication. On ne peut plus concevoir une puissance militaire réelle sans la liberté et la rapidité de ses mouvements. Notre force respective serait décuplée, si nos armées pouvaient combiner leur action, à l'abri de toute menace, par un tunnel sous la Manche qui mettrait Londres à quatre heures de Paris. »

Le projet rencontre, en Angleterre, des objections qui, aujourd'hui s'évanouissent devant les faits actuels. La crainte d'une invasion de l'Angleterre par ce tunnel ne fut pas parmi les moindres.

L'insécurité de telles objections apparaît aujourd'hui. Elle apparaît même comme une faule.

« Si cet ouvrage avait été réalisé, notre union et notre intangibilité seraient telles que la barbarie allemande n'aurait jamais osé nous défier. »

El M. Gauthier de Clagny ajoute : « C'est la guerre franco-allemande de 1870 qui provoqua l'arrêt des travaux du tunnel sous-marin ; c'est la guerre franco-allemande de 1914 qui nous obligera providentiellement à les reprendre et à les mener promptement à bonne fin, sous l'œil des barbares déçus et terrorisés. Car là est le salut pour l'avenir ! »

A une heure où une collaboration est toujours plus étroite, plus intime, doit resserrer les liens d'amitié entre l'Angleterre et la France, la reprise des travaux du tunnel sous la Manche doit occuper une place primordiale parmi les questions d'intérêt vital.

note ne diminue l'importance de la session. M. de Mackau, président annuel, est toujours aussi jeune et gaillard. Ceux qui le suivaient, les benjamins parlementaires, semblaient intimidés par l'apparat de la cérémonie. Ils baguenaudaient ensemble, sans ordre.

Quand l'officier salua de l'épée, quand les baïonnettes au bout des fusils, scintillèrent dans un éclat d'acier, quand le roulement du tambour glorifia le président de la Chambre, — un député qui n'a pas mal d'esprit fit cette réflexion :

— Tout ça, c'est une maigre compensation donnée par l'armée au Parlement !

La Séance

A deux heures, selon le cérémonial habituel, le baron de Mackau, doyen d'âge, monta au fauteuil présidentiel.

Les tribunes sont garnies d'une foule étendue qui ne se lasse jamais d'assister à des séances du Parlement.

Les députés, très nombreux, gagnent leurs bancs.

A deux heures et quart, M. de Mackau agit la sonnette et déclare la séance ouverte.

Il prononce un court discours, dans lequel il exalte les vertus de la France, puis fait l'éloge funèbre de M. Fille, député des Hautes-Pyrénées.

L'assemblée entière applaudit la péroraison.

La Chambre passe à l'élection de son bureau définitif.

Le scrutin pour la nomination du président est ouvert à 2 heures 45. Un à un, les députés montent à la tribune et déposent leur bulletin dans l'urne.

M. Paul Deschanel est réélu président. L'on procède ensuite à l'élection des vice-présidents, des secrétaires et des questeurs. Demain, repos.

Jour sera fixé l'ordre du jour.

AU SÉNAT

La séance est ouverte à 2 h. 20. En l'absence de son ami Huguel, retenu dans les départements envahis, M. Bayle, sénateur de l'Indre-et-Loire, doyen d'âge, a prononcé devant l'assemblée le discours traditionnel.

Dans son discours, écouté avec attention, il a dit : « La France n'est pas isolée. Les nations l'ont comprise ; il s'agissait de défendre cette civilisation dont elles étaient justement fières, contre l'industrialisme sauvage, qui prétendait gouverner le monde. »

D'innombrables applaudissements ont salué sa péroraison. Seul, M. Clemenceau, accouru avec nonchalance, souriait.

On procéda ensuite à l'élection du bureau.

L'appel de M. Gauthier de Clagny ne doit pas rester vain. Le peuple français doit demander au peuple anglais son appui efficace à ce sujet.

Si les travaux ne se trouvaient pas conclus avant la fin de la guerre, le poids moral que la reprise de ces travaux revêtirait aux yeux de l'ennemi, serait un gros atout de plus dans notre jeu !

Ne l'oublions pas !

Georges-Bazile.

La Guerre en Chansons

Les Turcs s'en vont en guerre...

Air : Marlborough...

Les Turcs s'en vont en ce jour
Inch Allah ! Allah hou ! Caca settes !
Les Turcs s'en vont en guerre
Pour tirer les marrons,
Mais comme ils sont sans front
On n'a sûrs s'ils reviennent !

A coups d'ball's dans l'arrière
Inch Allah ! Allah hou ! Caca settes !
A coups d'ball's dans l'arrière
Les Bochs les font marcher :
« Allez-y sans broncher !
Allez ! allez ! pas broncher ! »

Mais quand arrivent les Russes
Inch Allah ! Allah hou ! Caca settes !
Mais quand arrivent les Russes
Les Allemands jettent le camp
Laissez les Turcs en plan ?
« Allez-y, mes enfants ! »

Bien qu'il s'pass' dans l'Caucase
Inch Allah ! Allah hou ! Caca settes !
Bien qu'il s'pass' dans l'Caucase
Le sieur Enver-pacha
A tiré ce truc-là
Pas si cocus que ça !

La lui ! lui pourtant chaude
Inch Allah ! Allah hou ! Caca settes !
La lui ! lui pourtant chaude
Mais y a tant d'noir la-bas
Qu'il les fez de ses soldats
En ont bien d'autres, ouï-à !

Les Russes n'ont pas cette ballade
Inch Allah ! Allah hou ! Caca settes !
Les Russes n'ont pas cette ballade
Surykaminsh... de pain !
Ils en ont c'est certain
Distribués, cré matin !

Et pourtant la Turquie
Inch Allah ! Allah hou ! Caca settes !
Et pourtant la Turquie
Se trait probablement
Contentée simplement
D'un habituel Croissant.

Mais si comm' d'habitude
Inch Allah ! Allah hou ! Caca settes !
Mais si comm' d'habitude
Les pauvres Ottomans
Veulent rester là sept ans
Ils s'ront tous morts avant !

P. ALBERTY.

Du Tabac pour nos SOLDATS

ONZIÈME ENVOI SUR LE FRONT

Aujourd'hui part sur le front du tabac pour 9.100 hommes.

Nous avons remis à l'autorité militaire 11 boîtes dont ci-dessous détail :

Cigarettes	14.000
Paquets de tabac	1.858
Cigares	1.000
Pipes	240
Bougies et briquets	221
Papiers à cigarettes	200

LA VIE DU JOUR

AUX ÉCOUTES

« Ah ! ce n'est plus un Noël touchant ! On n'y dit plus le nuit qui flotte, ni le parfum d'Arabie et l'or d'Ophir consacrant des batailles. On a parlé de sang et d'égorgements ; on a vu à des traites et à des rois confus, à des fers longtemps préparés, à un esclavage promis par des cohortes étrangères. — Étrange, à étrange actualité de ce chant ! On y appelle vengeresse autant qu'on veut la laisser magnanime ; on fait brûler enfin au-dessus des héros tombés et des ennemis abattus, le jour de gloire.

Faiton chrétien et fidèle prêtre, fût-ce à l'église où fût-ce en chaire, confiant dans le commentaire écrit de l'auditeur religieux et français, on n'a pas peur de le proclamer aujourd'hui ; le chant prédestiné de la marche à l'étoile, c'est la Marseillaise.

Un journaliste de la Tribune de Chicago a assisté un dimanche au grand quartier général allemand au service religieux auquel assistait l'empereur. — Spectacle très pittoresque ; la scène se déroulait dans une immense chambre d'une caserne française. Deux mille soldats du landsturm étaient présents. A côté de l'autel placé au milieu de la chambre, un petit orgue et huit trompettes de cavalerie formaient l'orchestre !

Le Kaiser prit place devant l'autel, sur une petite table basse. Le pasteur lut les prières et l'empereur pria, chanta comme les autres, et écouta gravement le sermon.

La cérémonie se termina par un chœur qui chantèrent les deux mille soldats, dirigé par l'empereur. Les huit trompettes soufflaient dans leurs drapeaux, mais l'empereur n'en tint pas compte ; il n'était pas content non plus des soldats, des chanteurs, et il se mit à battre énergiquement la mesure avec la main droite, criant à chaque instant : « Plus fort ! plus fort ! », jusqu'à ce que musiciens et chanteurs se fatiguèrent et chantèrent avec toute la force voulue.

A la fin, Guillaume serra la main au pasteur, se tourna vers les soldats, les saluant et leur disant à haute voix : « Guten morgen, camaraden » (Bonjour, camarades) et en chœur, à haute voix, les soldats répondirent : « Guten morgen, majestat ! »

Le British ambulance committee a décidé de mettre à la disposition de la Croix-Rouge française 100 automobiles d'ambulance pour des derniers perfectionnements.

L'ambulance de la Grande-Palud, célèbre par l'assassinat de M. Cadoux, son directeur, a ouvert ses portes. On y fabrique les matières premières pour les poteries de guerre.

Tuë par une auto. Ce matin à 6 heures, sur le Pont-Neuf, le nommé François Gebhart, 30 ans, marchand (es quatre-saisons, a été renversé et tué par une automobile dont le chauffeur a pris la fuite.

Exclus d'Allemagne. Selon une information de la Gazette de Cologne, M. Georges Weill est déclaré déchu de sa nationalité par le ministre d'Alsace-Lorraine, conformément à l'article 27 de la loi sur les nationalités. Il a donc perdu son droit d'éligibilité au Reichstag.

POSTE RESTANTE. L'Association de la Presse anglo-américaine a élu hier son bureau, dont le nouveau président est M. Sommerville Story, qui, quoique journaliste, trouve le temps d'être aussi un écrivain.

M. Eugène Legrain, sculpteur, qui fut directeur technique des ateliers de moulage du musée du Louvre, vient de mourir. Il était le père du docteur Maurice Legrain, médecin en chef des asiles de la Seine.

M. Antonin Mercier a présidé hier, au Grand Palais, la réunion du comité des Artistes français.

On y a presque décidé l'organisation d'un Salon des sociétaires mobilisés et de ceux qui sont morts au combat.

M. Félix Barrère, notre confrère de la Petite Gironde, auteur de plusieurs recueils poétiques, est décédé.

Le ministre de la guerre annonce pour le premier février, pour la réouverture du musée de l'Armée, l'inauguration dans une de ses salles, de l'exposition des trophées pris à l'ennemi.

Dites-moi, ce lambeau de lettre ne vous semble-t-il pas mouillé de larmes à la façon de ces mouchoirs torseurs, chiffonnés, pressés sur de pauvres yeux gonflés ? Ah ! les tristes mots et comme à ce cœur qui saigne notre cœur à toutes, en effet, répond.

Fanny Clar. Gouttes Livoniennes. La Leçon de la Guerre. M. Painlevé, à la séance de réouverture des Associations philotechniques, a prononcé un discours éloquent. Il a mis en parallèle la science germanique et l'école française républicaine.

Tout ce qu'on peut réaliser, a-t-il dit, avec de l'argent, du labeur, des fiches et des coups de bâton, l'école allemande l'a réalisé. En face d'elle s'est levée celle qui nous a appris à connaître notre patrimoine moral, que nous nous avons retrouvé intact devant le péril, quand tous se sont levés pour l'idéal menacé.

que les trois empires poursuivent plus loin leur œuvre d'ambition et de conquête. Paris, Calais et Varsovie, autant de rêves évanouis, et nous ne voyons pas la guerre finie dans que la Belgique ait été rendue à son vaillant peuple et à son noble roi.

Sur mer, les flottes et les ports des trois empires allemands sont étroitement bloqués. Partout, le siège est complet sur terre et sur mer, et parmi les peuples qui ne se battent pas encore, mais qui attendent l'anneau au pied de ce que l'aveugle a fait dans l'immense curée ; Italiens, Roumains, Japonais ou autres, nous n'en voyons pas un seul que ses sympathies ou son intérêt portent vers les assiégés.

Ceux-ci sont bien réduits à leurs propres forces, qui, cependant, lors des mois sans aussi sans espérance de renouvellement. La résistance sera longue et des flots de sang s'ajoutent aux flots de sang ; mais la guerre libérera le monde d'une hégémonie militaire, qui depuis quarante ans menaçait tous les peuples.

Besogne de bureau. On apprend de Vienne que le bureau est parti pour Prague. Il doit y procéder à l'exécution des auteurs de l'attentat de Sarajewo.

Cette exécution passera impunie, au milieu des péripéties tragiques du drame qui se joue au bureau de Londres du New-York American, le télégramme, suivant : « L'Allemagne a déposé l'appel de Londres, ce qui signifie qu'il a la vie sauve ».

L'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin s'était occupé activement de son cas.

Soldats autrichiens désarmés. Le correspondant du Daily Telegraph à Bucarest annonce que 35 soldats autrichiens ont été désarmés par les Roumains. Ils ont été aussitôt désarmés.

Remise d'un drapeau. A Hanzbrouck, M. Delmarc a remis, hier, leur drapeau aux volontaires français.

Ambulances anglo-françaises. Le British ambulance committee a décidé de mettre à la disposition de la Croix-Rouge française 100 automobiles d'ambulance pour des derniers perfectionnements.

La Grande-Palud. L'usine de la Grande-Palud, célèbre par l'assassinat de M. Cadoux, son directeur, a ouvert ses portes. On y fabrique les matières premières pour les poteries de guerre.

Contre-offensive allemande. On écrit de Barmen au Courrier de la Sera que l'offensive allemande a été arrêtée dans toute la région du Sandgau. Près d'Altkirch seulement, il y aurait eu un combat qui aurait laissé au pouvoir des Français plusieurs positions de la forêt de Hiezbach. Selon des nouvelles arrivées à Bielefeld, l'attaque allemande contre Barmen aurait été très violente et les pertes subies

tuelle. Nous rendons plein hommage à cet idéalisme français, dont nous avons semblé douter, alors que, sur la face de la terre, il vivait au cœur des opprimés. A l'éradication patiente et impersonnelle, à l'égalité cadavérique de faits minutieux, couchés morts l'un à côté de l'autre, nous opposerons la Science qui vivifie et qui ressuscite ; au pédantisme déjà suranné des Treitschke et des Mommsen, la vision frémissante de Michelet.

M. Painlevé a conclu en appelant de tous ses vœux, au moment où le danger national n'existerait plus, la formation de deux grands partis, l'un de l'évolution et celui de la conservation rivalisant dans une union raisonnée, vers la mise en pratique sincère des droits de l'homme et du citoyen.

TOUS LES SPORTS. DES NOUVELLES. Habler, l'entraîneur bien connu de Maisons-Laffitte, est sur la ligne de feu dans un régiment d'infanterie.

REUNIONS SPORTIVES. Fédération socialiste de sports et de gymnastique. — Commission administrative, ce soir, à 7 h. 30, à l'Union Sociale, 113, boulevard Auguste-Bligny, Lezennes 1915 pour les camarades aux armées. Nomination d'une commission de contrôle.

Commission de football, à 8 heures ; Homologation des matches du 10 janvier. Décisions à prendre pour le calendrier.

Commission d'athlétisme, à 8 heures ; Remise du don du citoyen Elims-Pierre. Formation du calendrier pour diverses épreuves de la saison. Les clubs sont priés de se faire représenter à cette réunion.

C. S. J. S. du 2^e. — 49, rue de Bretagne, à 8 heures. A. Bontemps. L'ENTR'AIDE. Le Bonnet Rouge serait reconnaissant aux personnes qui pourraient lui offrir deux berceaux, pour remettre à deux malheureuses femmes récemment accouchées et dont le dénuement est tel que leurs bébés reposent l'un sur une chaise, l'autre sur une table.

Mlle Alexandre nous signale le cas vraiment digne d'intérêt d'une pauvre femme, Mme Vermeil, 61, rue d'Alsace, à Saint-Omer, qui, abandonnée par son mari avec trois enfants, se trouve actuellement dans la plus noire misère.

Tant que le travail a marché, les enfants ont eu du pain, mais, depuis la guerre, l'usine est fermée et c'est Pestonno vide que les petits vont à l'école.

Parti socialiste. Cheminots. — Réunion de tous les membres du groupe de Paris-Saint-Lazare-Batignolles et des militants dévoués des autres groupes d'Etat de la région parisienne, avec causerie sur la situation syndicale pendant la guerre, tous les mardis, de 18 à 20 heures, salle Olympe, 16, passage Tivoli, au premier étage. Ce soir, la causerie sera faite par le camarade Le Guen, secrétaire général de la section d'Etat, du Syndicat National, et délégué du personnel.

Un Jugement définitif

Le Temps fait à M. Saint-Saëns une réponse très documentée à une lettre qu'il publie de Samson recueillie sur la question Meyerbeer. M. Saint-Saëns aboutit le musicien d'avoir été prussien par la raison qu'il fit représenter à Paris ses opéras (ce qui, hélas ! nous doit pour longtemps de l'Africain et de Robert le Diable à Wilmémé en disant :

« Ses admirateurs savent que sa maladrerie égale son talent et n'attachent aucune importance à ses propos... Il se défend, du reste, d'avoir jamais songé à insulser la France. Qu'il lui vaille faire ? C'est ce que personne, pas même lui, ne saura jamais. Le représentant comme un ennemi acharné de notre pays est tout simplement absurde ; il ne hait que les gens qui n'aiment pas sa musique. »

Ces lignes sont extraites des articles très élogieux que M. Saint-Saëns consacra aux représentations de la Théralgie à Bayreuth, en 1876, et qu'on peut lire dans son volume intitulé Harmonie et mélodie. Dans la même étude, le même éminent musicien demandait en quoi les opinions de Wagner sur la France importaient au théâtre de ses œuvres.

« Il protestait contre cette pétition de principe qui confond une question de nationalité avec une question d'art. « Laissons donc de côté, ajoutait-il, l'auteur d'Une captivité pour ne s'occuper que de l'Amnéral de Nibelung, dont le poème était terminé complètement et publié dès l'année 1869, et n'a, par conséquent, rien à démêler avec les difficultés qui ont surgi entre la France et l'Allemagne. »

« A plus forte raison, Wagner n'a rien à démêler avec le théâtre de 1874, puisqu'il est mort en février 1882. Enfin, M. Saint-Saëns s'écarterait dans des articles bayreuthiens de 1876 : « En vérité, le patriotisme a bon dos, et il serait peut-être préférable de ne pas mettre à toute sauce un des plus beaux sentiments de l'âme humaine. » Qu'à donc fait Wagner, depuis 1876, qui ait pu changer à ce point les dispositions de M. Saint-Saëns à son égard ?

« Il y a un autre grand musicien — peut-être le plus grand de tous — qui détestait la France et s'est souvent exprimé sur notre nation en termes des plus acrimonieux. C'est Mozart. Ni M. Vincent d'Indy, ni M. Saint-Saëns, ni personne, ne réclament l'exclusion de Mozart (il est vrai qu'on ne le joue guère).

Conclusion : le génie, c'est ce qui écrit et ce qui ne s'écrit pas. Le sentiment est son vrai ennemi : les théories et les boutades philosophiques ou politiques nous laissent froids. Et quoique aime les arts ou les lettres est bien résolu, selon l'excellent principe de Saint-Saëns de 1876, à l'enfer complet, lorsque la vie normale aura repris, que du mérite des œuvres. — P. S.

SUR LA GUERRE

Nouvelles de la matinée

RUSSIE. La classe 1915. Un ukase impérial vient de paraître concernant les recrues de l'année 1915 pour l'armée russe. Dans les années normales la Russie incorpore environ 700.000 recrues. Ce nombre ne représente qu'une portion des jeunes gens aptes au service militaire, le surplus est placé dans la réserve.

Pour l'année 1915, l'ukase impérial n'appelle que 585.000 recrues ; c'est là un fait significatif montrant la confiance de la Russie dans l'état de ses armées.

Après six mois d'une guerre comme le monde n'en avait jamais vu, la Russie estime comme étant amplement suffisant l'appel de moins de la moitié du contingent qu'elle aurait le droit de lever.

ALSACE. Contre-offensive allemande. On écrit de Barmen au Courrier de la Sera que l'offensive allemande a été arrêtée dans toute la région du Sandgau. Près d'Altkirch seulement, il y aurait eu un combat qui aurait laissé au pouvoir des Français plusieurs positions de la forêt de Hiezbach. Selon des nouvelles arrivées à Bielefeld, l'attaque allemande contre Barmen aurait été très violente et les pertes subies

Chronique de Paris

LES SACRIFICES

La touchante histoire que voilà. Il y a quarante-quatre ans aujourd'hui, un jeune soldat, engagé de la petite comme franc-tireur, disait adieu à sa fiancée. Adieu qui devait être vraiement un adieu, puisque quelques jours plus tard, le jeune peintre Henri Regnault — c'était lui — tombait, le 19 janvier, à Buzenval, frappé à mort.

Les années passèrent, apportant leur apaisement. La jeune fille, qui s'était mariée, avait eu un fils. Cet enfant, la guerre de 1914 l'a couché dans un lin-cueil sanglant.

Et le Figaro, qui conta ce matin, cette histoire émouvante, publie un lambeau de lettre écrite par l'ancienne fiancée d'Henri Regnault, à une amie :

Merci de toutes les marques de souvenir et d'affection que tu me donnes. Je suis désolée. Comme tant d'autres, hélas ! je me semble que toutes en France, toutes les mères, toutes les femmes, nous n'avons qu'un seul cœur qui saigne. Il faut donc que le cœur de mon amie à cette guerre, comme à l'autre. Quelle misère !

Dites-moi, ce lambeau de lettre ne vous semble-t-il pas mouillé de larmes à la façon de ces mouchoirs torseurs, chiffonnés, pressés sur de pauvres yeux gonflés ? Ah ! les tristes mots et comme à ce cœur qui saigne notre cœur à toutes, en effet, répond.

Fanny Clar. Gouttes Livoniennes. La Leçon de la Guerre. M. Painlevé, à la séance de réouverture des Associations philotechniques, a prononcé un discours éloquent. Il a mis en parallèle la science germanique et l'école française républicaine.

Tout ce qu'on peut réaliser, a-t-il dit, avec de l'argent, du labeur, des fiches et des coups de bâton, l'école allemande l'a réalisé. En face d'elle s'est levée celle qui nous a appris à connaître notre patrimoine moral, que nous nous avons retrouvé intact devant le péril, quand tous se sont levés pour l'idéal menacé.

« En face d'elle s'est levée celle qui nous a appris à connaître notre patrimoine moral, que nous nous avons retrouvé intact devant le péril, quand tous se sont levés pour l'idéal menacé. »

« En face d'elle s'est levée celle qui nous a appris à connaître notre patrimoine moral, que nous nous avons retrouvé intact devant le péril, quand tous se sont levés pour l'idéal menacé. »

« Ses admirateurs savent que sa maladrerie égale son talent et n'attachent aucune importance à ses propos... Il se défend, du reste, d'avoir jamais songé à insulser la France. Qu'il lui vaille faire ? C'est ce que personne, pas même lui, ne saura jamais. Le représentant comme un ennemi acharné de notre pays est tout simplement absurde ; il ne hait que les gens qui n'aiment pas sa musique. »

Ces lignes sont extraites des articles très élogieux que M. Saint-Saëns consacra aux représentations de la Théralgie à Bayreuth, en 1876, et qu'on peut lire dans son volume intitulé Harmonie et mélodie. Dans la même étude, le même éminent musicien demandait en quoi les opinions de Wagner sur la France importaient au théâtre de ses œuvres.

« Il protestait contre cette pétition de principe qui confond une question de nationalité avec une question d'art. « Laissons donc de côté, ajoutait-il, l'auteur d'Une captivité pour ne s'occuper que de l'Amnéral de Nibelung, dont le poème était terminé complètement et publié dès l'année 1869, et n'a, par conséquent, rien à démêler avec les difficultés qui ont surgi entre la France et l'Allemagne. »

« A plus forte raison, Wagner n'a rien à démêler avec le théâtre de 1874, puisqu'il est mort en février 1882. Enfin, M. Saint-Saëns s'écarterait dans des articles bayreuthiens de 1876 : « En vérité, le patriotisme a bon dos, et il serait peut-être préférable de ne pas mettre à toute sauce un des plus beaux sentiments de l'âme humaine. » Qu'à donc fait Wagner, depuis 1876, qui ait pu changer à ce point les dispositions de M. Saint-Saëns à son égard ?

« Il y a un autre grand musicien — peut-être le plus grand de tous — qui détestait la France et s'est souvent exprimé sur notre nation en termes des plus acrimonieux. C'est Mozart. Ni M. Vincent d'Indy, ni M. Saint-Saëns, ni personne, ne réclament l'exclusion de Mozart (il est vrai qu'on ne le joue guère).

Conclusion : le génie, c'est ce qui écrit et ce qui ne s'écrit pas. Le sentiment est son vrai ennemi : les théories et les boutades philosophiques ou politiques nous laissent froids. Et quoique aime les arts ou les lettres est bien résolu, selon l'excellent principe de Saint-Saëns de 1876, à l'enfer complet, lorsque la vie normale aura repris, que du mérite des œuvres. — P. S.

« Ses admirateurs savent que sa maladrerie égale son talent et n'attachent aucune importance à ses propos... Il se défend, du reste, d'avoir jamais songé à insulser la France. Qu'il lui vaille faire ? C'est ce que personne, pas même lui, ne saura jamais. Le représentant comme un ennemi acharné de notre pays est tout simplement absurde ; il ne hait que les gens qui n'aiment pas sa musique. »

Ces lignes sont extraites des articles très élogieux que M. Saint-Saëns consacra aux représentations de la Théralgie à Bayreuth, en 1876, et qu'on peut lire dans son volume intitulé Harmonie et mélodie. Dans la même étude, le même éminent musicien demandait en quoi les opinions de Wagner sur la France importaient au théâtre de ses œuvres.

« Il protestait contre cette pétition de principe qui confond une question de nationalité avec une question d'art. « Laissons donc de côté, ajoutait-il, l'auteur d'Une captivité pour ne s'occuper que de l'Amnéral de Nibelung, dont le poème était terminé complètement et publié dès l'année 1869, et n'a, par conséquent, rien à démêler avec les difficultés qui ont surgi entre la France et l'Allemagne. »

« A plus forte raison, Wagner n'a rien à démêler avec le théâtre de 1874, puisqu'il est mort en février 1882. Enfin, M. Saint-Saëns s'écarterait dans des articles bayreuthiens de 1876 : « En vérité, le patriotisme a bon dos, et il serait peut-être préférable de ne pas mettre à toute sauce un des plus beaux sentiments de l'âme humaine. » Qu'à donc fait Wagner, depuis 1876, qui ait pu changer à ce point les dispositions de M. Saint-Saëns à son égard ?

« Il y a un autre grand musicien — peut-être le plus grand de tous — qui détestait la France et s'est souvent exprimé sur notre nation en termes des plus acrimonieux. C'est Mozart. Ni M. Vincent d'Indy, ni M. Saint-Saëns, ni personne, ne réclament l'exclusion de Mozart (il est vrai qu'on ne le joue guère).

Conclusion : le génie, c'est ce qui écrit et ce qui ne s'écrit pas. Le sentiment est son vrai ennemi : les théories et les boutades philosophiques ou politiques nous laissent froids. Et quoique aime les arts ou les lettres est bien résolu, selon l'excellent principe de Saint-Saëns de 1876, à l'enfer complet, lorsque la vie normale aura repris, que du mérite des œuvres. — P. S.

« Ses admirateurs savent que sa maladrerie égale son talent et n'attachent aucune importance à ses propos... Il se défend, du reste, d'avoir jamais songé à insulser la France. Qu'il lui vaille faire ? C'est ce que personne, pas même lui, ne saura jamais. Le représentant comme un ennemi acharné de notre pays est tout simplement absurde ; il ne hait que les gens qui n'aiment pas sa musique. »

Ces lignes sont extraites des articles très élogieux que M. Saint-Saëns consacra aux représentations de la Théralgie à Bayreuth, en 1876, et qu'on peut lire dans son volume intitulé Harmonie et mélodie. Dans la même étude, le même éminent musicien demandait en quoi les opinions de Wagner sur la France importaient au théâtre de ses œuvres.

« Il protestait contre cette pétition de principe qui confond une question de nationalité avec une question d'art. « Laissons donc de côté, ajoutait-il, l'auteur d'Une captivité pour ne s'occuper que de l'Amnéral de Nibelung, dont le poème était terminé complètement et publié dès l'année 1869, et n'a, par conséquent, rien à démêler avec les difficultés qui ont surgi entre la France et l'Allemagne. »

« A plus forte raison, Wagner n'a rien à démêler avec le théâtre de 1874, puisqu'il est mort en février 1882. Enfin, M. Saint-Saëns s'écarterait dans des articles bayreuthiens de 1876 : « En vérité, le patriotisme a bon dos, et il serait peut-être préférable de ne pas mettre à toute sauce un des plus beaux sentiments de l'âme humaine. » Qu'à donc fait Wagner, depuis 1876, qui ait pu changer à ce point les dispositions de M. Saint-Saëns à son égard ?

« Il y a un autre grand musicien — peut-être le plus grand de tous — qui détestait la France et s'est souvent exprimé sur notre nation en termes des plus acrimonieux. C'est Mozart. Ni M. Vincent d'Indy, ni M. Saint-Saëns, ni personne, ne réclament l'exclusion de Mozart (il est vrai qu'on ne le joue guère).

Conclusion : le génie, c'est ce qui écrit et ce qui ne s'écrit pas. Le sentiment est son vrai ennemi : les théories et les boutades philosophiques ou politiques nous laissent froids. Et quoique aime les arts ou les lettres est bien résolu, selon l'excellent principe de Saint-Saëns de 1876, à l'enfer complet, lorsque la vie normale aura repris, que du mérite des œuvres. — P. S.

« Ses admirateurs savent que sa maladrerie égale son talent et n'attachent aucune importance à ses propos... Il se défend, du reste, d'avoir jamais songé à insulser la France. Qu'il lui vaille faire ? C'est ce que personne, pas même lui, ne saura jamais. Le représentant comme un ennemi acharné de notre pays est tout simplement absurde ; il ne hait que les gens qui n'aiment pas sa musique. »

Ces lignes sont extraites des articles très élogieux que M. Saint-Saëns consacra aux représentations de la Théralgie à Bayreuth, en 1876, et qu'on peut lire dans son volume intitulé Harmonie et mélodie. Dans la même étude, le même éminent musicien demandait en quoi les opinions de Wagner sur la France importaient au théâtre de ses œuvres.

« Il protestait contre cette pétition de principe qui confond une question de nationalité avec une question d'art. « Laissons donc de côté, ajoutait-il, l'auteur d'Une captivité pour ne s'occuper que de l'Amnéral de Nibelung, dont le poème était terminé complètement et publié dès l'année 1869, et n'a, par conséquent, rien à démêler avec les difficultés qui ont surgi entre la France et l'Allemagne. »

« A plus forte raison, Wagner n'a rien à démêler avec le théâtre de 1874, puisqu'il est mort en février 1882. Enfin, M. Saint-Saëns s'écarterait dans des articles bayreuthiens de 1876 : « En vérité, le patriotisme a bon dos, et il serait peut-être préférable de ne pas mettre à toute sauce un des plus beaux sentiments de l'âme humaine. » Qu'à donc fait Wagner, depuis 1876, qui ait pu changer à ce point les dispositions de M. Saint-Saëns à son égard ?

« Il y a un autre grand musicien — peut-être le plus grand de tous — qui détestait la France et s'est souvent exprimé sur notre nation en termes des plus acrimonieux. C'est Mozart. Ni M. Vincent d'Indy, ni M. Saint-Saëns, ni personne, ne réclament l'exclusion de Mozart (il est vrai qu'on ne le joue guère).

LES PLANCHES

Echos

Il paraît qu'une grande tournée théâtrale est organisée avec l'appui des autorités officielles. M. Broussan, qui a maintenant des loisirs, en assurera la direction.

La troupe comprendrait quelques artistes de la Comédie-Française, quelques autres de l'Opéra et enfin M. Paul Deschanel qui ferait une conférence.

Les bénéfices (?) de la tournée seraient destinés à des œuvres d'assistance. Aucune date précise n'a encore été fixée pour le début de cette tournée.

Le Gouvernement anglais vient de retirer la licence à l'agence Marinelli. Pour la Grande-Bretagne, déjà, voilà les artistes débarrassés de ce Boche, qui fit sa fortune bien plus sur leur dos qu'en s'établissant comme homme septennaire dans les rues d'Alsace.

A Paris, les très-hauts personnages de Marinelli — de son vrai nom Butler — ont été séduits. Ce n'est pas assez. Nous espérons que l'agence même le sera d'ici peu, malgré que le tenancier actuel, l'ex-danseur Dante, invoque qu'il dirige l'agence à son propre compte et que le gérant de l'agence, le boche Bratin ait été arrêté et interné dans un camp dès le début de la guerre.

Des Nouvelles de nos Artistes. Jacques Ferry, le chansonnier, est adjudant de pièce. Louis Tharraz, le ténor de l'Opéra-Comique, est au quartier général de 17^e corps.

Georges Sény, l'imprésario, est en traitement à l'hôpital du Grand-Palais. Albert Savry, de la Porte-Saint-Martin, est brancardier en Argonne.

Scholar, de la Scala, combat aux environs de Verdun. Sathiel, est soigné à l'ambulance de l'Elysée-Palace pour un éclat d'obus à l'épaule. Sa blessure est aujourd'hui en bonne voie de guérison.

Courrier des Spectacles. Trianon-Lyrique. — Le jeudi 21 janvier sera donnée une matinée pour les élèves des écoles de la Ville de Paris. Au programme : La Fille du Régiment, les Hymnes nationaux des alliés, et une causerie de notre confrère Georges Boyer, l'exquis poète des enfants.

Pour les réfugiés du Pas-de-Calais. — Le comité des réfugiés du Pas-de-Calais, fondé sous le patronage de M. Jonart, sénateur, donnera après-demain, à 14 h. 30, au Trocadéro, un brillant concert, dans le but d'assurer la nourriture et le logement de ses malheureux compatriotes.

De nombreuses œuvres ont été créées pour secourir les employés ou les pensionnaires de second plan qui forment la majorité du personnel de nos théâtres. Mais il y a, parmi l'élite de nos artistes, des chanteurs et des comédiens qui, malgré une situation stable, envient, ont été jetés brusquement dans la gêne par cette guerre inattendue pour les alliés. Ces vedettes réputées, célèbres même, dont la situation et la dignité nous sont connues, ne veulent ni ne peuvent profiter des secours consacrés à de plus modestes camarades. D'ailleurs, ils se refusent à dire leur détresse, ils ne tendraient pas la main. Ils prodigent leur talent, gratifient inlassablement, à toutes les œuvres actuelles.

Mais cet état de choses, cette misère générale peut se prolonger plusieurs mois encore, que faire ? Pour offrir à ces personnalités de l'art dramatique et lyrique le service amical que les plus fiers patriotes eux-mêmes acceptent, nous avons songé à créer une caisse — comme une caisse de crédit — qui aura pour titre : le Prêt d'Honneur.

Cette œuvre sera alimentée par : 1° Des dons ou des prêts offerts par des amis du théâtre ; 2° Des représentations à son bénéfice.

Il n'est question que d'un prêt, cordial et discret, connu seulement de celui qui offre et de celui qui accepte. Ce prêt sera remboursé après la guerre, à la volonté de l'officier ou de l'artiste. Enfin, rien n'empêchera l'artiste, lorsque la fortune le lui permettra, de rendre au-delà de ce qu'il aura touché. Les sommes ainsi remises, inassablement, à des œuvres d'assistance, militaires ou civiles, sont le vœu des premiers donateurs et selon le désir de ceux qui s'acquitteront envers le Prêt d'Honneur.

Le Comité actif de cette œuvre comprend : Mme Marguerite Deval ; MM. Huguenel, Boulogne, Gémier.

Pour tout ce qui concerne le Prêt d'Honneur, s'adresser 33, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Le Point de vue Financier. Les craintes que l'expansion, il y a quelques jours, au sujet des exploitations des houillères de Sosnowice, ont suscitées, ont été dissipées par la Commission administrative des mines de cette région, qui, devant les faits, a déclaré que les nouvelles qui parvenaient ne laissent guère de doute sur la destruction, aussi complète que possible, de ces établissements miniers.

Sur les indications d'une commission d'experts civils allemands, les principales machines-outils des mines et toutes les machines d'extraction des mines.

La mine de charbon la plus importante de Dombrowa a au moins cinq machines d'extraction détruites ; les deux plus récentes, à commande électrique, avaient été installées il y a moins d'un an.

En outre, toutes les pompes d'épuisement ont été démolies, de façon à laisser les eaux souterraines envahir et noyer les galeries.

L'ennemi a également détruit toutes les voies ferrées et les lignes de raccordement qui desservent les mines et les usines.

On pense d'ailleurs que la démolition sera poussée jusqu'à ses dernières limites, car il reste encore à Dombrowa une section du génie allemand, quoique la ville soit occupée maintes fois par les troupes allemandes.

Parti socialiste. Pâtisseries. — Conseil à 6 heures ce soir. Comité intersyndical de Levallois-Perret. — Réunion du Comité ce soir, à 8 h. 30. Présence indispensable de tous. La commission de contrôle devra se réunir tous les samedis, au siège, à 8 h. 30.

Le Spectacle

BATA-CLAN. — Tous les soirs, à 8 h. 30, le Drapeau. Vendredi 11, samedi 12, dimanche 13, grandes matinées, du même spectacle.

CHANSONA. — Première représentation de la Musique d'aujourd'hui, opéra en un acte de A. Mauprey, Robert Gas, Yrjel, Jane Dot, Partie de chant et d'accompagnement.

COMEDIE ROYALE. 25, rue Caumartin, 25. L'Agence. Le Coup de l'Éclair. Le Part de la Vie.

FANTASIE. Reprise du Sous-Marin. Fantaisie en deux actes de J. Peyraud, joué par Dupré et la troupe. Part de chant ; Charles Delys, etc.

LA FAUVETTE. Première représentation de du Bon, revue de Auzoune Strak, et de la Petite femme en or, pièce de S. B. de Belem.

GAITE BOUCCHOUART. — Boulevard de la Chapelle. Tous les soirs, à 8 h. 15, un acte, attraction, pièce. — Dim. et fêtes à 10 h. 12.